

LIBERTÉ SURVEILLÉE

de Jean-Pierre DURU

ACTE 1

SCÈNE 1

PIERRE et JEAN

VOIX OFF de femme : Devant notaire je lègue à mes deux fils cette maison familiale. Qu'ils en prennent soin, car c'est la demeure de toute une génération, qu'ils se la partagent équitablement. Je souhaite qu'entre eux il n'y ait ni jalousie, ni discorde. C'est la maison de leur enfance, de leur amour fraternel. Avant d'aller retrouver les miens dans la demeure des nuages ma dernière pensée va vers eux. Puissent-ils vivre dans la paix et le bonheur retrouvé après ce conflit horrible qui nous a séparés ! Je les embrasse tendrement. Leur maman.

(Pierre et Jean entrent pendant la lecture du texte. Ils portent des uniformes militaires dépareillés.)

PIERRE : Regarde ! Quelle désolation ! Ils ont mis la maison à sac et à sang. Quel acharnement à détruire et à salir !

JEAN : Ça sent la moisissure, la cendre, les excréments, la charogne.

PIERRE : Ils ont éventré les fauteuils, brûlé les livres, brisé nos souvenirs d'enfant en mille morceaux.

JEAN : Tout est possible une fois que la haine et la mort se sont déchaînées.

PIERRE : Te souviens-tu de notre îlot ? Regarde, on aperçoit encore sa trace sur le plancher.

JEAN : Notre tapis d'Orient...

PIERRE : Et d'Occident. Nous l'avons placé là juste au milieu de la ligne de démarcation séparant les deux quartiers. Notre tapis sur lequel nous envolions vers un autre monde...

JEAN : ...celui de nos rêves...de nos espoirs

PIERRE : Et si nous partions comme avant sur notre tapis magique pour retrouver un instant les images du passé ?

JEAN : **Si cela te fait plaisir...**

(Ils s'assoient sur le sol dos à dos à l'emplacement du tapis)

(Pierre regarde côté jardin et Jean côté cour)

PIERRE: Que vois-tu à l'Orient ?

JEAN : Un ballon rouge incandescent vient de rebondir dans la cour intérieure, il éclate et éclabousse les briques des murs. Maman est déjà levée, elle est en train de laver le linge dans de grosses bassines fumantes. Comme elles ont dû être lourdes à descendre et à remonter ces bassines ! Et toi, que vois-tu à l'Occident ?

PIERRE : Telle une hostie enflammée le soleil pénètre dans le ciboire de l'horizon. Le jardin est en train de perdre ses derniers éclats de lumière. Déjà des ombres apparaissent enlaçant le tronc des arbres. Maman finit de bêcher le carré de potager, elle jette un dernier regard vers les nuages pourpres avant d'aller préparer la soupe du soir.

JEAN : Dans la cour les bruits s'allument au fur et à mesure. Les galoches cognent sur les pavés, des hommes s'interpellent, déjà des rires, des cris. Toutes les lueurs de la vie commencent à clignoter et s'entrecroisent.

PIERRE : Le jardin a cessé de bruire. Image arrêtée. On écoute passer le souffle de l'Angélu. Maman est courbée vers la terre, elle se redresse, s'éponge le front d'un revers de la main, elle fixe le soleil et marmonne une prière.

La lumière tremble à la cime des arbres, palpite entre les branches, frissonne dans les frondaisons.

JEAN : La lumière tombe en tranches dans les coins de la cour. Les femmes s'agitent, brassent le linge, l'essorent à grande eau, s'accordent quelques confidences avant d'aller l'étendre aux fenêtres. Les enfants courent autour d'elles et s'amusent à passer à cloche-pied de l'ombre à la lumière. Des bébés emmitouflés dans leurs langes piaillent dans leurs landaus en carton. Maman prend dans ses bras l'un de ces marmots et le cajole.

PIERRE : Au jardin la lumière pleut, la sueur ruisselle dans les yeux de maman. La terre est abreuvée de soleil, il faut la fendre, la retourner, l'ensemencer sans retard.

JEAN : C'est midi. La cour est figée au soleil.

PIERRE : Le jardin ploie sous la brûlure.

JEAN : Les hommes sont revenus du travail matinal et coupent le pain pour la tablée.

Papa raconte brièvement à Maman sa matinée à l'usine.

PIERRE : Il nous a rapportés des billes d'agate et des baies cueillies au bord de la route.

Maman, après avoir servi le frichti quotidien, vient s'asseoir près de lui et l'écoute rêveusement. Elle est ailleurs.

JEAN : **Comme si elle savait que nous allions glisser vers les ténèbres...**
(Changement de ton)

Le soleil a déserté la cour. Il n'y a plus que des fenêtres aveugles, des portes béantes, des escaliers grimant vers le vide.

PIERRE : Les arbres du jardin sont calcinés, les fleurs ont été piétinées par les bottes.

JEAN : Les murs de la cour ont été éclaboussés du sang des fusillés innocents.

PIERRE : La terre du jardin a été souillée par les corps des cadavres enterrés sommairement... (*Rupture de ton, il demande à Jean*)

Tu iras fleurir la tombe de Maman, n'est-ce pas ? Tu promets ? Moi je m'occuperai de celle de Papa, sois en sûr. (*un temps*) Tu veux vraiment rester...ici.

JEAN : (*montrant le côté cour*) Je veux pouvoir continuer à voir par la fenêtre de la cour l'activité de tous ces gens, être leur témoin. Je veux pouvoir les entendre...comme avant. Il faut que le passé se noie dans la lumière, dans une nouvelle lumière porteuse d'espérances plus fraternelles et plus égalitaires.

Et toi, pourquoi ne te joins-tu pas à moi pour reconstruire de nouveaux rapports entre les individus dans ce nouveau quartier que nous allons construire.

PIERRE : J'aime la tiédeur du soir loin de la foule. Je ne veux pas, au nom de la cause commune, remplir un jour la **fosse** commune d'innocents.

Je n'aime pas être entraîné par la meute vociférante, je préfère les soupirs aux harangues, les chuchotements aux clameurs et, par-dessus tout, le silence du crépuscule.

JEAN : Justement, je veux les aider à prendre la parole pour refuser les cris, la fureur des mots d'ordre et des anathèmes. Je veux les aider à trouver la mesure dans leurs propos.

PIERRE : Allons, voyons, ne sais-tu pas que la masse déferle à la moindre flatterie de quelque démagogue et écrase le poète sous ses hurlements.

JEAN : Le poète peut être l'orfèvre qui, de leurs larmes et de leurs cris de révolte, cisèle de nouveaux bijoux, un nouveau verbe. Être l'écrin de leurs luttes, leur porte-parole, l'étendard de leurs voix....

PIERRE : Ce sont les militaires qui portent les étendards devant les foules en uniforme.

Les poètes lancent de grands appels désespérés au-dessus de la mêlée, mais leur voix se perd dans le bruit des bottes et les hurlements hystériques.

JEAN : Je suis persuadé que demain sera un autre jour où ils forgeront une nouvelle langue, les mots seront autant de fruits offerts, autant de baisers échangés, autant de bonheurs partagés. Les mots n'auront plus une valeur marchande et pourront être utilisés sans distinction de classe et de race. Ils appartiendront à toute la communauté et non exclusivement à la classe des lettrés embourgeoisés.

PIERRE : Mais pourquoi vouloir rétablir une frontière en redécoupant les quartiers de cette ville et en remorcelant l'espace ?

JEAN : Il faut encore du temps pour parvenir à une amélioration sociale effective. Aussi, il est nécessaire qu'une expérience d'un nouveau type de communauté plus fraternelle soit tentée ici qui aura demain valeur d'exemple.

PIERRE : Une expérience qui sépare les frères, les famille et les amis. Une expérience de société idéale en laboratoire derrière des barbelés. Sous le contrôle des poètes, sans doute ?

JEAN : Sous le contrôle du peuple.

PIERRE : Le peuple ne sait pas contrôler ses instincts, si on lui demande de bouffer du poète, il en bouffera, comme il a bouffé du curé, du juif, de la vache enragée. **Ton** peuple, il bouffe à tous les rôtisseurs.

JEAN : Je désire que le peuple ne plie plus l'échine pour se vautrer dans la mangeoire, je désire qu'il se tienne debout et qu'il parle la langue de sa maturité.

PIERRE : Utopie !

JEAN : Et toi, pourquoi écris-tu, pour qui écris-tu ?

PIERRE : Pour **mon** plaisir. J'aime la petite musique qui gazouille au bout de la ligne, les mots qui s'enchevêtrent les uns aux autres et qui se mettent à tintinnabuler.

Je me prends une grande rasade de jouissance intime. Cela me suffit.

JEAN : Et si l'on te demandait de prêter ta plume à quelque article nauséabond, à quelque campagne publicitaire, à quelque éloge d'un potentat local. Que ferais-tu de ta petite musique ?

PIERRE : Tant qu'ils n'empiètent pas sur mon jardin secret, qu'ils ne mêlent pas leurs fanfares à ma petite musique, qu'ils ne viennent pas perturber mon silence, je les ignore.

(Entrée de TONTON Garde barrière).

SCÈNE 2

Jean, Pierre, Tonton Garde Barrière.

JEAN et PIERRE : Oh tonton Garde Barrière !

TONTON Garde barrière : Ah, mes enfants, vous voici de nouveau réunis.

PIERRE : Avant d'être de nouveau séparés.

TONTON Garde barrière : Quel monde ! Dire qu'il faudra que je connaisse une fois encore la séparation. Vos père et mère auront eu la chance d'éviter ce nouvel écartèlement. Paix à leurs âmes.

JEAN : Qu'allez-vous devenir Tonton ?

TONTON Garde barrière : Oh, à mon âge les frontières ont été bannies depuis longtemps, il ne me reste plus qu'à attendre le passage de l'ultime péage pour aller retrouver vos chers parents qui ont été si aimables à mon égard. Je leur en serai toujours redevable.

PIERRE : Vous avez toujours fait partie de la famille.

TONTON Garde barrière : C'est sûr. Ah que de souvenirs ! Quand j'en avais assez de me geler l'hiver dans ma guitoune je venais prendre un petit café chez vous. Je discutais avec votre maman, on parlait de choses et d'autres : de la pluie et du beau temps, des gens du quartier, de l'avenir, du passé. *(montrant les lieux)* La cuisine était ici, elle donnait sur la cour... « le quartier Est », comme ils disent aujourd'hui. Puis j'allais fumer une petite cigarette dans le salon près du poêle pour me réchauffer en regardant par la fenêtre le jardin changer au rythme des saisons. Il se trouve en zone Ouest aujourd'hui depuis leur redécoupage. Je me baladais aux quatre points cardinaux de cette maison sans me soucier dans quelle direction j'allais, avant qu'ils ne nous expliquent, carte d'état major à l'appui la répartition du territoire.

Si on avait prolongé la barrière du poste frontière chez vous elle serait passée juste ici au beau milieu de la pièce et du tapis... Ils l'ont volé, n'est-ce pas ? Les salauds... Vous rappelez-vous comme on a pu rire plus d'une fois avec cette histoire de barrière. Les gens allaient faire leurs courses d'un côté comme de l'autre de cette fameuse frontière. En fait, elle était symbolique, les autorités y tenaient ... en cas d'invasion, disaient-ils. On n'y croyait pas... *(un temps)* On n'aurait jamais cru que ce

serait arrivé. Tout le monde se connaissait, s'appréciait, pas de problèmes de communication, on échangeait les mots du cœur en ce temps là.

PIERRE : Alors, tu vois ?

JEAN : Je sais

TONTON Garde barrière : Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERRE : Je disais à Jean qu'il n'était pas nécessaire de construire un mur pour que les hommes communiquent mieux.

TONTON Garde barrière : Ça tombe sous le sens.

PIERRE : Eh bien, Jean souhaite la création d'un microcosme pour que naissent des hommes nouveaux, plus libres, plus fraternels, plus égaux ...derrière des murs.

JEAN : Ne déforme pas ma pensée. Je veux que les murs qui séparent les individus s'écroulent, je ne veux pas en dresser d'autres. Mais aujourd'hui, il est possible de mettre en œuvre dans le quartier Est une autre politique favorisant les plus défavorisés. Il faut profiter de la situation pour aller plus loin dans le processus démocratique autogestionnaire.

TONTON Garde barrière : Ah, mon gars, c'est vrai que les hommes dans leur ensemble, ont toujours désiré plus de liberté, de fraternité, d'égalité. Mais malgré ces beaux principes, ils sont devenus enragés : ils revendiquent leur liberté individuelle en s'entourant de pièges à loups, ils clament la fraternité mais ils acceptent mal la différence, quant à l'égalité ... il y en a toujours qui sont plus égaux que d'autres... Comme on disait dans le temps : « A l'Est, c'est la banlieue qui se lève avec le soleil au moment où à l'Ouest, dans les beaux quartiers, les bourgeois en goguette rentrent chez eux pour roupiller. »

JEAN : *(à son frère)* Tu vois ? Vous êtes un ami du peuple, Tonton !

TONTON Garde barrière : Je ne suis qu'un vieux qui a vu passer tant d'événements des deux côtés de sa barrière qu'il en est devenu philosophe. Maintenant je n'ai plus que le temps à regarder passer.

(S'adressant à PIERRE et à JEAN) Et vous ? Où avez-vous décidé de résider ?

JEAN : Moi je reste *ici* *(montrant le côté cour)*

PIERRE : Moi, je reste *là* *(montrant le côté jardin)*

PIERRE et JEAN : Et vous Tonton ?

TONTON Garde barrière : Oh moi, je reste de ce côté *ci* *(montrant le côté cour)* J'y ai toujours vécu, là-bas, je connais moins bien les gens. Je n'ai plus de famille là-bas... *ici* non plus d'ailleurs. Mais j'ai mes habitudes, des connaissances...on restera entre nous, entre vieux, en espérant que les autorités nous oublient.

PIERRE : Mais vous auriez pu découvrir autre chose, une autre vie...J'aurais pu m'occuper de vous.

TONTON Garde barrière : T'es bien gentil, mon gars. Mais à mon âge quand on a fait son trou quelque part...il n'y a plus qu'à attendre pour se coucher dedans.

PIERRE : Vous viendrez me voir, Tonton ?

TONTON Garde barrière : Si tu veux, mon gars, si tu veux.

PIERRE : On parlera du temps passé. Vous allez me manquer tous les deux.

JEAN : Mais, nous serons voisins, Pierre, nous pourrons nous voir quand nous en aurons envie.

TONTON Garde barrière : Ça...

JEAN : Que voulez-vous dire ?

TONTON Garde barrière : D'après ce que j'ai entendu dire les autorités ne veulent plus que la frontière soit une passoire... sous entendu comme avant. Ils sont déjà en train de dresser leurs barbelés, de dresser leurs chiens et de dresser les hommes les uns contre les autres.

(Silence)

PIERRE : C'est si grave que ça ? Ils nous avaient pourtant dit que tout redeviendrait comme avant... enfin avant le conflit.

TONTON Garde barrière : En temps de paix il faut toujours que les hommes s'ingénient à bâtir des murs pour se protéger du péril des autres. Et en temps de guerre il n'y a plus de limite, plus d'obstacle à leur folie d'invasion. Ils abattent les murs. La paix revenue, ils reconsolident les ruines... jusqu'à la prochaine der des ders des ders. Mais y a-t-il une frontière du cœur ?

Si vous voulez connaître la suite de cette pièce écrivez-moi à :

jpduro@club-internet.fr